

Daniel F. Olivier

LE PARAVENT

SATIRE

Mon site :

<https://www.danielfolivier.fr/>



© **Daniel F. Olivier.** Avril 2021.

Couverture : Bratacos 1993.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tout pays.

1

C'est à Paris, sur la butte Montmartre, par un beau matin du printemps de l'année 1934, que commence ce récit. Maurice avait presque terminé sa tournée. Il ne lui restait plus qu'un immeuble à faire. Depuis le début de la matinée, parti de la section de la Compagnie Parisienne d'électricité desservant le quartier, il avait dû en monter et descendre des pentes et des escaliers, aussi bien pour aller de rue en rue que pour accéder, dans les immeubles, aux compteurs des abonnés. Il commençait à être un peu fatigué. Il entra dans le dernier immeuble de sa tournée, grimpa jusqu'au sixième étage et releva les compteurs sur chaque palier en redescendant. Enfin, arrivé au rez-de-chaussée, il toqua à la vitre de la loge de madame Caillot, la concierge. Ils se connaissaient bien tous les deux : ils étaient du même village de Seine-et-Marne. Elle était copine d'école de ses parents. C'est lors de sa première tournée dans le quartier qu'ils s'étaient retrouvés, contents de voir quelqu'un du pays. Donc, quand Maurice allait relever les compteurs dans le coin, il s'arrangeait pour terminer sa tournée dans l'immeuble de sa payse. Ils échangeaient des nouvelles de leur village mais aussi les ragots du coin, ils babénaient, comme on dit là-bas. Monsieur Caillot, ouvrier maçon, bien que travailleur manuel, n'aimait pas toucher à tout ce qui était *électrique*, c'est donc Maurice qui réparait régulièrement le fer à repasser, ou une prise de courant ou changeait une ampoule dans

la loge. Et bien entendu, ils prenaient un apéritif : un petit coup de gnôle, en fait un alcool de mirabelles du village, qui vous descendait dans le gosier comme le bon Dieu en culotte de velours.

Madame Caillot ouvrit sa porte et fit entrer son visiteur.

– Bonjour, Maurice, ça va-t’y ? Tu tombes bien. J’ai un souci, peut-être que tu as la solution.

– Oui, ça va, bonjour à vous aussi, madame Caillot. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

– Hé bien voilà, j’ai un truc qui m’encombre. Viens voir. C’est dans la cour aux poubelles.

Elle entraîna Maurice avec elle jusqu’à la cour. Là, il y avait un panneau de presque deux mètres de haut et d’une cinquantaine de centimètres de large, assez épais. Cela ressemblait à un grand tableau. On voyait bien que c’était du bois peint, mais qui représentait quoi ? La concierge prit l’objet et le déplia : c’était un paravent, un grand paravent, composé de quatre parties, aux couleurs surprenantes, cela des deux côtés. Maurice eut un choc, heureusement que son petit-déjeuner était déjà digéré depuis pas mal de temps et que sa payse ne lui ait pas déjà servi l’apéro.

– Qu'est-ce que cela représente. D’où ça vient ?

– Ça vient d’un jeune peintre espagnol, Pablo Salvador. Il m’est arrivé de lui rendre pas mal de petits services quand il habitait ici. Il y a une huitaine de jours, quand il a déménagé, pour s’installer du côté de Montparnasse, il me l’a donné en disant « gardez le précieusement, un jour, quand je serai célèbre, il aura une grande valeur ». Moi, je vois moins bien depuis que j’ai la chute des yeux, la cataracte, comme dit l’oculiste. Donc, je vois de la couleur, mais je ne peux pas dire ce que cela représente. Quand je l’ai mis en grand dans la loge, mon chat a foutu le camp. Et mon mari, quand il est rentré le soir, il m’a dit « Cache-moi ça. Quand j’étais dans les tranchées, de mille neuf cent quinze à mille neuf cent dix-huit, je n’ai jamais rien vu d’aussi horrible ». Donc, je l’ai mis dehors avec les poubelles, pas mon mari, mais le paravent. Je l’avais

replié, bien sûr, mais il y a toujours un panneau visible : il a même peint l'arrière le petit Pablo. Tout le monde me dit que, déplié ou plié, l'effet est toujours aussi insupportable. Les éboueurs ne l'ont pas pris. Je l'ai laissé dans la rue en espérant que quelqu'un allait le récupérer. Au bout de deux jours, un agent de police est venu me dire que je ne pouvais laisser ça dehors. Ça doit être vrai ce qu'on dit au sujet de ce machin, parce que quand il était dehors, les chiens ne venaient plus pisser contre le mur de l'immeuble, et maintenant, depuis qu'il est dans la cour, les rats et les souris ne viennent plus traîner autour des poubelles.

Maurice désira en savoir plus sur ce qu'avait voulu dire l'*artiste* en barbouillant ce qui semblait être du bois. Madame Caillot lui cita les diverses conclusions émises par son entourage. D'abord son mari, pour lui, cela aurait pu se passer dans une tranchée, après un pilonnage d'obus, mais ce qu'il y avait d'étrange, c'est qu'il semblait y avoir une femme, avec trois seins, or, il n'y avait pas de femme dans les tranchées. Madame Brichot, pourtant infirmière au service des urgences de l'hôpital Lariboisière, ne put rien exprimer, car elle tomba en pâmoison devant l'*œuvre*. Monsieur Legrand confirma que l'impression était des plus saisissantes et que ce devait être une femme, tombée d'un escalier pour être en cet état ? Elle se remettait de sa commotion allongée sur un canapé délabré. Il pensa même avoir retrouvé le quatrième sein, là, en profil. Ce qu'infirma monsieur Albert : ce ne pouvait être un sein, on ne voyait pas le téton. C'était donc une fesse, vue de profil. Il n'en dit pas plus, mais alla au bistrot du coin pour s'enfiler un cognac afin de se remonter le moral. Il expliqua à Jojo, le patron du café, pourquoi il avait besoin de ce remontant. Jojo se précipita aussitôt chez la concierge pour vérifier si la chose était aussi horrible que cela. Après examen, sa conclusion fut que ce ne pouvait être qu'un décor pour l'attraction foraine appelée le train fantôme. En fait, les descriptions étaient des plus variées. De la destruction de Sodome et Gomorrhe, en passant par le naufrage du Titanic, jusqu'au dernier séisme de 1933 au Japon qui fit plus de

trois mille morts ; presque toutes les catastrophes pouvaient être représentées sur ce paravent. Monsieur Loppe, professeur de dessin au lycée Rollin, trancha en précisant que c'était de l'art abstrait : cela ne représente rien, mais doit apporter une certaine émotion à celui qui le regarde. Et là, il y avait une très forte émotion qui se dégageait.

Il fallut deux coups de gnôle à Maurice pour se remettre de ce qu'il avait vu. Pour lui, c'était simple, il suffisait de prendre un couteau, couper la toile, la réduire en petit morceau et jeter à la poubelle les morceaux, peut-être pas tout le même jour, mais en étalant dans le temps. La concierge et son mari y avaient bien pensé, mais ils n'avaient pas osé se lancer dans une telle opération. Repeindre la toile ? Monsieur Caillot en avait eu l'idée, mais travailler devant une telle horreur était insoutenable pour lui. D'autant plus qu'il n'est pas facile de passer un pinceau en tenant les yeux fermés. Maurice promit qu'il trouverait une solution.

2

Il en parla à ses collègues de travail. L'un d'eux, Gaston, un soir après le boulot, se rendit chez les Caillot pour voir l'objet. Les Caillot le reçurent à bras ouverts, car ils allaient enfin, espéraient-ils, être débarrassés de cet incommodant paravent. Après les présentations, ils se rendirent dans la cour de l'immeuble pour accéder au placard à balais où le paravent était relégué. Ce dernier, une fois sorti, fut déplié. Naturellement, comme on pouvait s'y attendre, Gaston, dès le premier coup d'œil, fut horrifié. Néanmoins, il persista à étudier de près cette curiosité. Les Caillot étaient retournés dans leur loge. Gaston les rejoignit après avoir longuement examiné la chose. Il avait constaté, qu'effectivement, cela pouvait achever n'importe quelle décoration, certainement pas en l'embellissant, bien au contraire. Quand il entra dans la loge des Caillot, ceux-ci constatèrent que Gaston était bien pâle, même blafard. Ils ne lui en voulurent pas de refuser de prendre le paravent : ils comprenaient. Et pour le requinquer ils lui proposèrent de prendre un petit coup de mirabelle. Ce fut au bout du troisième verre que Gaston reprit des couleurs. Il les quitta en les remerciant de leur accueil et en s'excusant de ne pas les débarrasser de cette étrange peinture.

Le lendemain, de retour à son travail, il fit une description détaillée, de ce qu'il avait vu et du malaise qu'il avait ressenti en regardant cette chose. Seule la façon dont elle avait été fabriquée

présentait un intérêt : en fait, chaque panneau, qui devait être en contreplaqué, était peint sur ses deux faces. Ils étaient reliés par des charnières en un métal du plus bel aspect. Il lui fut impossible de décrire avec précision ce qu'il avait vu. Il avait remarqué que, si ce qui était peint n'avait aucun sens, comme la majorité des peintures abstraites, il y avait tout de même une signature, en bas à droite, de chaque panneau. Ce compte-rendu n'incita pas les autres collègues de Maurice à aller voir la chose.

Ce qu'il n'osa pas raconter, par pudeur, fut ce qui lui arriva dès qu'il fut dans la rue : il ressentit le besoin d'aller délester ses intestins. Il faut préciser que Gaston souffrait régulièrement de constipation chronique. Très, et même trop souvent, il restait des jours sans pouvoir aller à la selle, ce qui le rendait mal à l'aise. Son médecin lui avait déconseillé de rester en cet état trop long - temps, cela était dangereux pour sa santé, et lui avait prescrit d'utiliser un, ou plusieurs suppositoires pour régler le problème. Mais Gaston avait horreur de s'enfourner ce genre de remède dans l'arrière-train. Il attendait une bonne huitaine de jours avant de se décider à traiter le mal. Là, sa constipation datait de deux jours et il commençait à ressentir, avec grand plaisir, la nécessité d'aller satisfaire un gros besoin. Il entra dans le bistrot le plus proche, commanda un café et se précipita vers les toilettes, d'où il ressortit, l'air réjoui, une bonne dizaine de minutes après. Il ne sut jamais si c'était la trop longue observation du paravent, ou l'absorption des trois verres d'alcool qui avait provoqué cet heureux résultat. Dans le doute, il se fit servir une mirabelle pour accompagner son café : cela permettrait de consolider l'effet positif de cet alcool, s'il était la cause de cet excellent résultat. Toujours est-il que Gaston n'eut plus jamais à souffrir de constipation.

Maurice parla du paravent à Mireille et Fernand Pescadou, les concierges de son immeuble, au 108 bis du boulevard Rochechouart. En fait, Mireille était la concierge, tandis que Fernand était peintre en bâtiment. Il était à même de peindre aussi bien un mur que de pratiquer l'aquarelle, la gouache ou la peinture à l'huile. S'il avait du talent, il n'avait pas les moyens, ni le temps, ni la place pour se lancer dans la vie d'artiste. Il préférait son travail d'ouvrier, bien payé, car il était doué. Son patron l'appréciait et pouvait lui confier les travaux les plus complexes : faux marbre, trompe-l'œil, fresque ne présentaient aucune difficulté pour lui. De plus, pendant ses temps libres, il peignait des aquarelles ou des gouaches représentant des vues du Sacré-cœur et de la butte Montmartre. Il les vendait aux magasins de bondieuseries et de souvenirs qui commençaient à envahir le quartier. Le paravent l'intéressa : il pourrait le repeindre, ou bien le laisser en l'état. Il se déciderait plus tard, après l'avoir vu.

Donc, un soir Maurice et lui se rendirent chez les Caillot pour aller récupérer l'objet. Avant de partir, Fernand avait pris la précaution de se munir d'une toile imperméable, de la ficelle et de deux chiffons ; le temps était orageux, il pourrait pleuvoir au retour et l'eau n'est jamais bonne pour du bois, même peint. Quand ils arrivèrent devant l'immeuble, Fernand se rendit compte qu'il connaissait bien cet endroit puisqu'il y avait travaillé l'été dernier pendant deux semaines. Il avait repeint les murs des cages

d'escalier et de l'entrée en faux marbre. Il avait même sympathisé avec la concierge. Dès leur entrée dans la loge, madame Caillot reconnut, avec plaisir, cet ouvrier peintre qui avait fait du beau boulot et qui, quand il partait après sa journée de travail, laissait les lieux propres. Monsieur Caillot était là, lui aussi. Il ne connaissait Fernand que par les dires de son épouse. Ils ne s'étaient jamais rencontrés : quand Fernand bossait dans l'immeuble, monsieur Caillot était à son travail. Ils se rendirent dans la cour pour aller chercher le paravent. Ce dernier n'était plus à côté des poubelles, comme le jour où Maurice avait eu la surprise de le découvrir. Madame Caillot expliqua qu'elle avait dû le planquer dans le placard aux balais, suite aux plaintes des habitants de l'immeuble qui ne voulaient plus voir cette chose quand ils venaient vider leurs ordures.

Quand le paravent fut sorti de sa cachette et déplié, Fernand regretta sa décision de le récupérer : vraiment, c'était horrible. Mais il se sentait engagé.

– Qui a peint cela, demanda-t-il.

– C'est l'artiste-peintre du sixième étage, l'Espagnol, vous l'avez bien connu. Il me l'a donné quand il a déménagé pour s'installer à Montparnasse, répondit la concierge.

– C'est incroyable ! J'ai souvent discuté avec lui quand je travaillais ici. Il m'avait demandé comment je faisais pour réussir à imiter si parfaitement le marbre. Je lui avais expliqué ma méthode ; ce n'est pas un secret. Je lui avais précisé que je vendais des aquarelles et des gouaches à certains magasins du coin. Après s'être rendu dans l'un de ces magasins pour voir mon travail, il me conseilla d'abandonner le travail d'ouvrier peintre pour exercer en tant qu'artiste. Non, ce n'était pas mon intention, ma condition actuelle me suffit. Ce qui ne nous empêcha pas de devenir copain. Il m'a fait visiter son atelier ; j'ai vu son travail : de magnifiques tableaux qui inspiraient la joie de vivre. Non, ce n'est pas possible qu'il ait barbouillé ça !

– Pourtant si, reprit monsieur Caillot. D'ailleurs, vérifiez, en

bas à droite de chaque panneau.

Le fait est qu'au bas de chaque panneau, à droite, au recto comme au verso, on pouvait lire :

Pablo Salvador 1934

Fernand reconnut la signature. Il fut surpris de constater que cet artiste, dont il avait admiré les tableaux, fut l'auteur de cette abomination. Le paravent fut enveloppé dans la toile et ficelé. Fernand s'était arrangé de façon à ce qu'il y ait une anse, faisant office de poignée, à chaque extrémité du paravent de façon à le tenir en long, comme lorsqu'on transporte une échelle.

Avant le départ de Fernand et Maurice, les Caillot servirent deux petits verres de mirabelle, un seul n'aurait pas été suffisant pour se remettre de l'émotion suscitée par ce qu'ils venaient de voir. Une fois requinqués, Fernand et Maurice quittèrent les lieux. En tout cas, ils avaient fait deux heureux, car c'est avec satisfaction que les époux Caillot, surtout monsieur, se trouvèrent débarrassés de ce qui était pour eux une épine dans le pied.

Lors du retour, il ne plut pas ; heureusement que le paravent était à l'abri du regard des passants, car sa vision aurait pu être une cause de troubles. Et, aussi heureusement, que Fernand avait préconisé de s'envelopper d'un chiffon la main tenant l'anse du fardeau, cela leur évita de se couper la paume de la main avec la ficelle ; d'autant plus que la charge était lourde !

Enfin arrivés dans l'immeuble, ils déposèrent le paravent dans la cour.

– On verra ça demain, dit Fernand, ici personne n'ira nous le voler...malheureusement.

– Et moi, rétorqua Maurice, heureusement que je ne serai pas là pour voir la tête de ta femme quand tu lui montreras le truc.

Le lendemain, Fernand déballa le paravent pour récupérer la toile l'enveloppant et la rapporter à son travail. Quand Mireille vit la chose, comme il fallait s'y attendre, elle fit ce que tout monde (sauf une personne malvoyante) fait devant une vision cauchemardesque : une drôle de tête. Fernand lui expliqua qu'il ne pouvait pas laisser ce machin dans la cour par crainte de la pluie et surtout de la réaction des résidents. Mireille tiqua, puis elle se fit la réflexion qu'en recouvrant cette horreur par un beau paysage champêtre cela ferait merveille pour cacher leur lit. Ce lit était au fond de la loge, camouflé par un rideau qui leur déplaisait. L'ensemble donnait l'impression d'être dans une salle mortuaire où trônait un catafalque. Un beau paravent aurait été plus agréable et décoratif.

Certes, la loge aurait été assez vaste pour contenir une chambre à coucher séparée, mais la concierge avait une contrainte, comme tout concierge à cette époque : en plus de l'entretien de l'immeuble, de la distribution du courrier et autres petites tâches, il fallait veiller à la sécurité ; étant donné que ces engins modernes, tels que les digicodes, n'existaient pas, entre vingt-deux heures le soir et cinq heures du matin, toute personne qui entrait dans l'immeuble devait donner à haute voix son nom. Ainsi le ou la concierge pouvait s'assurer qu'aucun intrus ne pénétrait dans les lieux. Cela impliquait que le bruit provoqué par l'ouverture de la

porte d'entrée et la voix de l'entrant fussent audibles par les occupants de la loge, ce que n'aurait pas permis la cloison d'une chambre.

Donc, le paravent tombait bien. Fernand n'avait plus qu'à le repeindre. Ce qui semblait facile pour Mireille, mais pas pour Fernand. Il précisa qu'il devait d'abord poncer les panneaux, puis les enduire d'un apprêt pour, enfin, peindre ; il ne pouvait pas faire tout cela ici, à cause du manque de place, de la poussière du ponçage et autres désagréments, mais dans l'atelier de son patron, dès qu'il en aura le temps. Le paravent fut plié et déposé contre le mur près du lit et recouvert d'un drap.

Avoir un paravent et ne pas pouvoir s'en servir était décevant. Mireille eut une idée : recouvrir le paravent déplié d'un tissu. En conséquence, elle prit les mesures du paravent déplié en zigzag de façon à ce qu'il tienne bien au sol, puis elle acheta un coupon de toile de Jouy du plus bel effet pour le recouvrir entièrement, recto verso. Donc, un matin, après avoir terminé le ménage de l'immeuble, en l'attente du passage du facteur, elle se mit à l'ouvrage. Elle s'installa pour travailler, devant la table, face à l'entrée de la loge, tournant le dos au paravent, en parti déployé, afin d'être plus à l'aise pour couper le tissu à la bonne dimension et coudre les ourlets. Ce faisant, elle remarqua que ceux qui entraient dans la loge, aussi bien les dames qui lui apportaient du linge à repasser, que les locataires qui venaient payer leur loyer ou simplement discuter un peu de tout et de rien, avaient tendance à ne pas s'éterniser. Même Hidalgo, qui lui rendait souvent visite pour obtenir une caresse et une petite gâterie, entra dans la loge par la fenêtre ouverte s'installa sur le bord de l'évier, jeta un coup d'œil circulaire et s'enfuit comme saisi par un besoin urgent. Précisons qu'Hidalgo était le chat des gens du cinquième. Ce n'était pas un chat de *gouttière*, mais plutôt un chat de *gouttières*. Un magnifique chat de races indéterminées. Chaque jour, il réussissait à s'échapper de son domicile pour aller faire une petite balade. Son vrai nom devait être Minet, ou Minou. Mais il avait

été surnommé Hidalgo suite aux nuits où les félins du coin, pendant la saison des amours, faisaient un grand raffut. Minet, ou Minou avait été accusé d'y avoir largement participé. Ses propriétaires démentirent : ce n'était pas possible, car il était castré ! « Alors, avait rétorqué un des accusateurs, c'est un chat espagnol qui trimballe ses castagnettes aux fesses ! Un vrai Hidalgo, votre matou. » D'où ce surnom d'Hidalgo. Le chat ne protesta pas, car cela ne modifiait en rien son mode, agréable, de vie.

Mireille tira la conclusion que le paravent, était très efficace pour faire fuir les gens. Par contre, elle remarqua que les mouches n'étaient nullement incommodées ; elles étaient même attirées par cette peinture pourtant peu attrayante. C'était bien dommage, car elle aurait pu se passer d'utiliser du ruban tue-mouche ; elle en fut un peu déçue. En tout cas, elle utilisa cette faculté de repoussoir pour être moins dérangée quand elle avait besoin de tranquillité, surtout quand elle repassait. Et, comme elle tournait le dos au machin, elle était nullement gênée.

Tout le monde appréciait Mireille et Fernand Pescadou. Ces Provençaux, beaux comme des jeunes premiers de cinéma attiraient les gens. On aimait discuter avec l'un ou l'autre. Elle, petite brune aux rondeurs agréables et bien placées plaisait beaucoup aux messieurs. Lui, grand brun aux yeux de velours plaisait aux dames. Et surtout, ils avaient un accent qui enchantait les oreilles et mettait du soleil dans la loge. Ce n'était pas l'accent marseillais, qui vous plonge sur le port lors de la criée au retour des pêcheurs, mais un accent plus subtil qui fait penser aux oliveraies, aux champs de lavande, au soleil... enfin tout ce qui fait la beauté de la Provence

Ils avaient des projets d'avenir bien précis. D'abord avoir deux ou trois enfants, puis emménager dans un appartement plus grand dès la naissance du premier et, enfin, épargner en vue d'acheter une maison dans leur village natal pour y retourner vivre. Ils réussissaient à économiser : le salaire de concierge était peu élevé, mais ils n'avaient pas de loyer à payer, et Mireille faisait le repassage de nombreux ménages du quartier. Quant à Fernand, il augmentait la cagnotte en vendant ses aquarelles et en faisant *au noir*; de temps à autre, des chantiers que son patron estimait peu rentables pour son entreprise. Par contre, en ce qui concerne les enfants à venir, ils n'avaient aucun succès. Ce n'était pas faute de pratique : ils aimaient tout essayer pour arriver à avoir ne serait-ce qu'un bébé. Ils pratiquaient avec assiduité les tentatives de pro-

création. Ils avaient même acheté, chez un bouquiniste du coin, quelques livres au sujet de la reproduction, dont le Kama-Soutra. Ils appliquèrent les positions les plus propices à la fécondation. Mis à part quelques tours de reins, courbatures et autres inconvénients ils n'eurent aucun résultat positif. Heureusement, ils pouvaient combler *leur besoin d'enfants*, car les voisins du dessus, David et Sophie Valache, leur confiaient assez souvent leurs deux gamins à garder, une charmante fillette et un agréable garçonnet . D'ailleurs, ils étaient devenus amis avec David, tailleur pour hommes, et Sophie chemisière. Dans le quartier certaines personnes leur reprochaient de fréquenter ces Juifs. Mais Mireille et Fernand ne tenaient pas compte de ce qu'en-dira-t-on, et même se fâchaient avec ceux qui leur reprochaient cette relation, car disaient-ils « les amis sont les amis quelles que soient leur religion ou couleur de peaux ».

Le temps passait, et Fernand ne se sentait pas disposé à s'occuper sérieusement de la réfection du paravent. En septembre 1939, Fernand fut mobilisé, comme un grand nombre de ses compatriotes, à participer à ce qui fut appelé la *drôle de guerre*. Il se retrouva sur la ligne Maginot à veiller à ce que les Boches ne puissent envahir la France. Ces derniers le firent pourtant en passant par la Belgique ! Ce qui permit à Fernand d'être rapidement démobilisé et de constater que les militaires et les politiques de cette époque étaient plus à considérer comme une belle bande d'incapables, stupides et imbéciles. Le maréchal Pétain, qui faisait partie de ces imbéciles, *sauva* la France. Peu confiants, Mireille et Fernand remirent à plus tard leur intention de mettre au monde de malheureux enfants qui auraient à subir l'incapacité des dirigeants français.

Un matin du mois de juillet 1942, quand Fernand sortit de la loge pour aller travailler, il constata une animation inhabituelle. Si tôt, il y a peu de passants, mais là, de nombreux agents de police s'affairaient. Ils entassaient dans des fourgons cellulaires, que les Parisiens appellent *paniers à salade*, des hommes, des femmes, et même des enfants. Ces gens étaient littéralement extirpés des immeubles. Fernand comprit ce qui se passait. Déjà, courant mai, des Juifs étrangers avaient été convoqués par la police pour être envoyés on ne sait où. Fernand assistait à un véritable enlèvement d'êtres humains. Il pensa à la famille Valache, ses voisins et

surtout amis du premier étage, des Français, mais aussi des Juifs. Donc ils allaient être, eux aussi, embarqués ! Il n'y avait pas de temps à perdre et il s'en retourna rapidement chez lui. Arrivé dans l'immeuble, il escalada quatre à quatre les marches de l'escalier. Arrivé au premier étage, il sonna et tapa à la porte des Valache en criant « Sortez vite, les flics sont pas loin, dépêchez-vous, ils vont vous arrêter ! » Alors que Monsieur Valache ouvrait la porte, madame Valache, affolée, expliqua que, par la fenêtre, elle voyait plein de policiers qui arrivaient. Leurs deux enfants furent prestement habillés et la famille se précipita dans l'escalier, Fernand les précédait. Quand il fut au rez-de-chaussée, il entendit des pas dans l'entrée de l'immeuble. Alors il ouvrit la porte de la loge et y fit entrer la petite famille. Mireille, surprise, comprit tout de même qu'il se passait quelque chose d'anormal. Elle ordonna aux parents de se cacher sous le lit et aux enfants de se coucher dedans. Ce qu'ils firent sans demander d'explication. Et là, Fernand et Mireille eurent une idée de génie : ils ôtèrent le tissu couvrant le paravent. Ils entendirent les policiers arriver, monter les escaliers, taper à la porte des Valache, puis la défoncer et s'agiter dans l'appartement et enfin descendre. Alors Maurice ouvrit la porte de la loge et se retrouva nez à nez devant deux agents de police qu'il interpella :

– Qu'est ce qui se passe, vous en faites un raffut ?

– Vos voisins du dessus, vous les avez vu passer ? Interrogea l'un d'eux.

– Oui, ce matin, assez tôt, Je les ai vu sortir. Leurs mêmes braillaient et les parents leur demandaient de se calmer. Pourquoi, qu'est-ce que vous leur voulez ?

– Les emmener au Vel'Hiv pour vérification.

– Vérifier quoi ? Ils habitent ici depuis pas mal d'années. Ce sont des gens agréables, pas des voleurs, ce sont même de bons Français : le père Valache, c'est mon pote, il a fait son service militaire, il a été mobilisé en 1939. Il était sous-officier dans... Maurice n'eut pas le temps de finir sa phrase.

– Même s'il est Français, c'est d'abord un Juif. On a des ordres,

on exécute. Mais vous avez l'air de les protéger ces youpins ! Je suis certain que vous les cachez chez vous.

– Si c'est ce que vous croyez vous n'avez qu'à fouiller !

Maurice fit entrer les deux agents dans la loge. Ils virent, face à eux, une dame, assise devant une table recouverte d'une toile cirée, qui épluchait tranquillement des rutabagas. Derrière elle, un grand paravent imposait une vision qui n'encourageait pas à continuer l'inspection des lieux. « Bon, Léon, on s'en va, on ne s'éternise pas ! Dit l'un des représentants de l'ordre en sortant rapidement ». Mireille et Maurice remarquèrent qu'ils avaient le visage bien pâle.

Ce n'est qu'en fin de matinée que les Valache purent rejoindre, non pas leur appartement, mais leur chambre de bonne. Au sixième étage de l'immeuble, il y avait de petites pièces, qui, en principe, étaient destinées à loger le personnel de maison. Elles servaient plutôt de débarras, car à cette époque, rares étaient les particuliers qui pouvaient se permettre d'avoir une bonne. Du couloir de ces pièces, on accédait, par une ouverture, au toit de l'immeuble, bien utile pour fuir au cas où la police ferait une nouvelle virée dans le quartier. Heureusement, il n'en fut rien. Le lendemain Maurice, grâce à ces relations avec des copains résistants, put permettre l'exfiltration de la petite famille loin du danger.

Puis le temps passa, avec difficulté, les occupants n'étant pas toujours du genre sympathique. On manquait de presque tout. Maurice avait du mal à se procurer du papier à dessin de bonne qualité. Il devait même préparer lui-même ses colorants pour ses aquarelles, car il n'était pas question de peindre avec ceux qu'il utilisait dans le cadre de son travail de peintre en bâtiment : la peinture à l'huile ce n'est pas la peinture à l'eau ! En tout cas, ses aquarelles avaient du succès auprès des occupants qui jouaient les touristes à Paris. Un détail réjouissait Maurice : la mauvaise qualité et du papier et des couleurs, rendaient ses dessins peu résistant au temps.

Pendant cette sombre période, Maurice et Mireille participèrent, petitement, mais utilement à la lutte contre l'ennemi par de petites actions de résistance : transmissions de messages, cache d'armes ou de matériel de transmission radio dans leur cave, distribution de tracts et autres actions rendant la vie moins facile aux Boches. Et, comme tout le monde, ils firent un peu de marchés noirs.

Heureusement, la guerre se termina. Elle avait duré assez longtemps. Les prisonniers de guerre retrouvèrent leur liberté, les combattants quittèrent leur uniforme pour retourner à la vie civile, ainsi l'immeuble se repeupla. Pas complètement, il manquait à l'appel le voisin du troisième étage, tué du côté de Dunkerque en 1940, celui du cinquième, prisonnier en Russie.

Les membres de la famille Valache retrouvèrent leur logement qui n'avait pas été réquisitionné pendant l'occupation. Dès leur arrivée, ils s'empressèrent d'aller remercier leurs voisins et amis, Fernand et Mireille, leurs sauveteurs. David alla même jeter un coup d'œil très rapide au paravent qui était l'auteur du manque d'envie des deux agents de police à pratiquer leur perquisition. Il murmura « sans toi, Pablo Salvador auteur de cette horreur, nous aurions subi le pire et ne serions certainement plus de ce monde, alors un grand merci ».

Par la suite, ils racontèrent comment ils avaient réussi à se rendre en Angleterre où David s'était mis au service de la France Libre et Sophie avait travaillé dans une entreprise de confection d'uniformes ; leurs enfants avaient continué leur scolarité dans une école londonienne et étaient devenus de parfaits polyglottes pratiquant aussi bien l'anglais que le slang, le français ainsi que l'argot parigot (qu'ils n'avaient pas perdu pendant leur séjour outre-manche). Par contre, d'agréables bambins qu'ils étaient avant cet exil, ils étaient devenus de détestables préadolescents. Ce qui consola Fernand et Mireille de ne pas avoir d'enfants : dès qu'ils atteignent l'âge de raison, ils deviennent déraisonnables.

La vie reprit son cours.

Effectivement, la vie reprit son cours. Un cours plus agréable que pendant la triste période de guerre, bien qu'il y ait toujours des craintes quant à l'avenir ; depuis la guerre en Indochine, la rébellion en Algérie, la crise du Canal de Suez, les bisbilles entre USA et URSS (ces cons-là, disait Fernand, y vont finir par se foutre sur la gueule, et nous, on est au milieu, on va morfler !), jusqu'à la construction du mur de Berlin, le climat politique était anxigène (la guerre froide, ça ne nous réchauffe pas le cœur, déclarait Fernand). Pourtant, il y eut de nombreux changements, très positifs, car, aux congés payés instaurés avant-guerre, s'ajouta la Sécurité sociale, les allocations familiales et autres avantages sociaux améliorant la vie des citoyens. De nombreux appareils ménagers, devenus plus accessibles financièrement, facilitèrent le quotidien.

Mireille et Fernand tirèrent profit de cette évolution. Fernand était devenu l'associé de son patron et avait un revenu nettement amélioré. Quant à Mireille, elle n'était plus concierge, le propriétaire de leur immeuble avait décidé de vendre les appartements. La copropriété considéra qu'il était préférable de se priver de concierge : le ménage serait assuré par une entreprise privée et des boîtes à lettres furent placées dans le hall d'entrée. Alors Mireille et Fernand achetèrent la loge sans avoir besoin d'emprunter ; leurs économies leur permettaient de se passer d'un crédit immobilier et cela diversifiait leurs placements. Il faut dire, qu'à cette époque, ils étaient millionnaires, mais ne le furent plus lors du passage au nouveau franc ! Mireille, pour s'occuper, continua à faire du repas-

sage et gardait, de temps à autre des enfants de moins de cinq ans, pour la simple raison que, dès qu'ils sont plus âgés, ils deviennent pénibles, affirmait-elle.

Peu à peu, le couple investit, d'abord la machine à laver le linge vint encombrer la petite cuisine, et facilita la vie de Mireille. Ensuite, un réfrigérateur Helvetia vint meubler la loge et fit la fierté de Mireille et Fernand : il se présentait sous la forme d'une petite armoire plaqué d'un beau bois et accoté d'un petit bar. Le seul problème était qu'il fallait veiller à bien ranger verres et bouteilles dans le bar, car, s'ils se touchaient, ils s'empressaient de tinter, ou plutôt tintinnabuler désagréablement dès que le compresseur du frigo se mettait en marche. C'était assez supportable dans la journée, mais pas du tout la nuit.

L'encombrant poste de TSF à lampes quitta la table basse, sur laquelle il trônait depuis son achat avant-guerre, pour se retrouver sur le réfrigérateur. Puis il fut remisé dans la cave pour laisser place à un poste à transistors de moindre taille et recevant la nouvelle merveille du moment : les émissions en FM. La table basse devint le support d'une magnifique plante d'intérieur qui agrémenta la loge. Une autre nouveauté, un téléviseur, encore plus encombrant que le poste de TSF délogea le poste à transistor qui fut mis sur la table basse, près de la plante qui dut se pousser pour lui laisser un peu de place. Un téléphone pu être casé sur le bar du frigo. L'acquisition d'un confortable canapé s'imposa, et fut posé devant le paravent, face à la télé. Quant au paravent, il fut paré d'un tissu plus moderne.

De même, il y eut plus de temps pour les loisirs. Ainsi, Mireille et Fernand allaient souvent au cinéma et au théâtre. Ils avaient les moyens de s'acheter une voiture, mais, pour la garer où et aller où ? Paris leur suffisait. Et puis partir en vacances par le train était agréable.

Aussi bien dans les journaux et revues, à la télévision ou aux actualités cinématographiques, le nom de Pablo Salvador revenait souvent. Il y eut même un reportage à la télévision sur cet artiste.

Là, Fernand reconnut avec certitude ce peintre avec qui il avait sympathisé lors d'un chantier dans un immeuble en haut de Montmartre, au début des années trente. Comme tout le monde, il avait pris un coup de vieux, mais c'était bien lui ! Toutes ces informations permirent à Mireille et Fernand d'en savoir plus sur la vie de cet artiste.

8

Ils pensaient (avec un nom pareil !) que Pablo Salvador était Espagnol, non, il se disait Catalan, était né à Barcelone, en Catalogne, nation occupée par les Espagnols. Ses parents, de riches négociants étaient devenus encore plus riches ; grâce ou à cause de l'influenza ? Cette grippe fut appelée espagnole, car l'Espagne, non impliquée dans la Première Guerre mondiale, fut le premier et seul pays à publier librement les informations relatives à cette dangereuse pandémie. Cette maladie, donc, fit périr toute la famille des parents de Pablo qui héritèrent ainsi de leurs pères et mères, grands-parents, oncles et tantes, cousins et cousines. Ils eurent, aussi, la douleur de perdre trois de leurs enfants, seul resta Pablo, le cadet de la fratrie. Ils y tenaient à ce petit, le dernier représentant d'une longue lignée. Et, comme depuis la proclamation de la II^e République, les troubles civils devenaient de plus en plus nombreux et violents, ses parents, craignant de profonds changements dans leur pays, dont l'instauration de communisme, préférèrent envoyer leur fils, ainsi qu'une partie de leurs avoirs, dans un pays plus sûr. Pablo se retrouva élève à l'École des Beaux-Arts de Paris. Très doué, il y resta peu de temps, loua un atelier à Montmartre et se mit à peindre et présenta son travail à plusieurs marchands de tableaux. L'un d'eux, agréablement surpris par le talent de ce jeune homme, le prit sous sa coupe.

Pablo quitta la butte pour s'installer à Montparnasse où il rencontra celle qui devint son épouse. Le succès étant là, le

galeriste lui proposa d'aller exposer à New York. Ainsi, en août 1939, il embarqua sur le paquebot Normandie. Il ne savait pas que c'était le dernier voyage de ce navire. Il aurait dû revenir en France en décembre, mais se retrouva bloqué aux USA, avec sa femme, lors de la déclaration de la deuxième guerre mondiale.

Ayant eu l'autorisation de rester sur place, il loua une maison en Virginie et se remit à la peinture, avec succès, car les Américains appréciaient son travail. Lorsque ces derniers se décidèrent à aller combattre le malfaisant petit dictateur à la moustache ridicule, la renommée de Pablo augmenta fortement car il participait à l'effort de guerre en dons financiers ou en offrant quelques-uns de ses tableaux ou lithographies pour des ventes aux enchères en faveur d'œuvres caritatives.

À la fin de la guerre, dès qu'il put, Pablo retourna en France puis rendit visite, en Catalogne, à ses parents, auxquels son épouse et lui, eurent le plaisir de présenter leurs deux filles et leur fils, nés pendant leur séjour outre-Atlantique. Les parents de Pablo se réjouirent de voir ces bambins, ils proposèrent à leur fils de s'installer à Barcelone avec sa petite famille. Pablo préféra retourner à Paris où il y avait la famille de son épouse et leurs amis. Il avait la nostalgie de cette ville, mais surtout, il se sentait mal à l'aise dans ce pays gouverné par un chef d'État qui lui rappelait cet affreux Hitler qui avait malmené le monde. Il fut surtout révolté d'apprendre qu'il était interdit, sous peine de sanctions, de parler catalan, sa langue maternelle. Ses parents le comprirent, eux non plus n'appréciaient pas le général, Franco qui, certes, les avait sauvés du communisme, mais n'étaient qu'un dictateur. En fait, disait son père, nous avons évité la peste et nous nous retrouvons avec le choléra. À Paris, Pablo s'installa à Montmartre, et se remis à la peinture.

Toutes ces informations sur l'artiste laissèrent Fernand et François dubitatifs ; ils tirèrent la conclusion que leur paravent aurait pu être le travail de celui-ci ; les signatures, sur chaque panneau, étaient ressemblantes, certes, mais jamais Pablo

Salvador ne s'était lancé dans la peinture abstraite, et ses œuvres, très réalistes, étaient très attirantes, au contraire de cette horreur. Fernand se voyait mal se rendant chez le peintre pour lui poser la question : « C'est vous qui avez peint ce truc-là ? ».

Il en discuta avec son voisin et ami David Valache. Lui aussi aurait bien aimé en savoir plus sur cet horrible paravent. Comme il avait un client, commissaire priseur dans un important Hôtel des ventes parisien, qui devait sans tarder venir pour l'essayage d'un costume en cours de confection, il se proposa de lui en parler lors de cette visite.

Peu de temps après, un matin, David vint toquer à la porte de la loge. Il était accompagné d'un monsieur d'un certain âge que David présenta à Mireille – Fernand était absent – maître Gaspard de Cornaillon, commissaire-priseur et expert en art. Mireille fut d'abord impressionnée par cet homme qui, à priori, semblait sévère, mais la rassura vite.

– Bonjour maître.

– Bonjour, chère madame. Appelez-moi monsieur, cela suffira. Votre ami David, m'a parlé de votre paravent et surtout de son efficacité pour faire fuir les méchants policiers qui voulaient les embarquer dans leur panier à salade. Voyons voir la bestiole.

– La voici, ce faisant, elle dévoila le paravent.

– Étrange, fut la première réflexion du commissaire-priseur, aidez-moi à le poser à plat sur la table... non elle est encombrée, sur le lit, ce sera mieux. Je vais regarder cela panneau par panneau.

Il sortit une paire de lunettes de l'une de ses poches de veste, une de loupe de l'autre et commença à examiner un premier panneau, puis se fit aider par David pour passer au suivant. Au bout d'une bonne demi-heure, il fit part de ses conclusions :

– C'est invraisemblable, parce que, à ma connaissance Pablo Salvador n'a jamais peint de tableau abstrait. J'en suis d'autant plus sûr que j'ai expertisé un grand nombre de ces œuvres et qu'en plus je le connais très bien, nous sommes amis et voisins ! Nous

habitons dans le même immeuble, son atelier est au septième étage, son appartement au sixième et le mien au cinquième et nous nous voyons et discutons souvent ensemble. Les coups de pinceau, c'est-à-dire la façon d'étaler la peinture, la palette des couleurs utilisées, tout est du Pablo Salvador, même les huit signatures sont bien les siennes, sauf le sujet, j'imagine mal mon ami Pablo peindre une telle chose. Donc je vais lui en parler et comme je vois que vous avez le téléphone, je vous appellerai pour vous dire ce qu'il en est.

Avant qu'il ne parte, Mireille posa une question :

– Pardon, Maître ...euh, monsieur, comment avez-vous fait pour regarder cela sans défaillir.

– L'explication est simple, je suis comme un médecin légiste, peu importe l'état du cadavre à examiner, aussi avancé soit-il dans la décomposition, et, croyez-moi, avec de plus en plus d'artistes qui se sont mis à faire dans l'abstrait, je rencontre de plus en plus de monstruosité ... mais jamais comme ce paraient !

Il ne précisa pas que, pendant cette investigation attentive, il avait enduré un certain malaise, ou, plutôt un malaise certain : quand il était stressé, il lui arrivait d'avoir des aigreurs d'estomac qui le tenaillaient pendant quelques heures, mais là, ce fut pire ; dès la vue du premier panneau, il ressentit un flux gastrique remonter de son estomac vers son œsophage, c'était brûlant et très désagréable, mais cela ne dura que quelques secondes, car dès qu'il eut avalé un peu de salive les brûlures s'estompèrent et disparurent et il put tranquillement continuer son expertise et ne fut plus incommodé par les aigreurs.

9

Peu de temps après cette visite, Mireille reçut un appel téléphonique du commissaire-priseur l'informant que monsieur Pablo Salvador était bien « le créateur » de ce paravent, et qu'il aimerait bien le voir pour confirmer. Un rendez-vous fut fixé le samedi après-midi suivant, seul jour où tous étaient disponibles.

Maître Cornaillon et son ami Pablo Salvador se présentèrent à l'heure prévue au rendez-vous et, à peine les présentations terminées, l'artiste reconnu Fernand :

– Je vous connais, vous, vous êtes le peintre en bâtiment qui avez si bien embelli notre immeuble, et je vois même sur vos murs de magnifiques aquarelles, ce ne sont pas des images de Montmartre, mais des paysages très méditerranéens, vous auriez dû vous lancer dans la peinture artistique ! Venons-en à l'objet de notre visite.

– Voici ce que vous pensez être votre œuvre, dit Fernand tout en dévoilant en partie le paravent, pourtant cela me surprend que vous soyez l'auteur de cette chose.

– Hé bien si, rétorqua Pablo Salvador après avoir jeté un œil sur la chose. C'est bien moi qui ai peint cette horreur, et cela mérite une explication qui sera assez longue.

– Alors, asseyons-nous, proposa Mireille, et puis, je pense que vous ne seriez pas contre le fait de boire un petit coup de Banyuls et de croquer des petits gâteaux secs, je les ai préparés ce matin, c'est une recette de ma grand-mère.

Personne ne s'y opposant, Mireille sortit une bouteille du réfrigérateur, des verres et une boîte de gâteaux du bar y attendant. Tandis que Mireille ouvrait la boîte, Fernand emplît les verres.

Alors, l'artiste-peintre commença son récit : « En ce temps-là, je commençais à pouvoir vivre correctement de mon travail, je pouvais payer mon loyer, mon eau, mon gaz, mon électricité, me nourrir correctement sans avoir à aller chercher, chez le notaire parisien chargé des affaires de mes parents, de quoi subvenir à mes besoins. D'ailleurs, j'étais très fier de ne plus être une charge pour ma famille !

Un jour, il me prit une envie bizarre : je voulais un paravent, allez savoir pourquoi ? J'aurais pu en acheter un dans un magasin, mais aucun modèle ne me satisfaisait. En fait, je voulais un paravent à quatre panneaux, et non pas à trois comme ceux exposés dans les commerces d'ameublement. Donc, je décidai de m'en faire fabriquer un à ma façon. Je fis un plan et allais demander à un menuisier de me confectionner les quatre panneaux, poser les ferrures et de prévoir le chevalet pour soutenir l'ensemble quand je peindrai. Une fois ma commande livrée, il ne restait plus qu'à peindre.

J'avais prévu de représenter sur chaque face un paysage de bord mer, une plage, des arbres, des rochers, un homme et une femme. D'un côté du paravent la femme à gauche en premier plan, sous les arbres, la mer en face et à droite, plus loin, les rochers où se tiendrait l'homme. De l'autre côté, le même paysage, mais inversé, avec les mêmes personnages. Je commençai par dessiner les paysages au fusain, puis, engageai une jeune fille comme modèle pour la dame sur la plage. Ensuite, ce fut le tour d'un jeune homme de poser pour le personnage masculin. J'eus quelques difficultés pour les positionner et rendre la scène naturelle, et j'usais pas mal de fusains à force de dessiner, effacer et redessiner. Donc, je pris la décision de les faire poser ensemble de façon à régler ce problème et de perspective et de mise en place plus réaliste.

C'est là que commença un problème plus grave, tout simplement par ce que j'eus le coup de foudre pour la jeune fille, que la jeune fille eut un coup de foudre pour le jeune homme, qui, étant homosexuel, me trouva à son goût. Cette situation engendra une tension entre nous, chacun faisant bien comprendre à l'élu de son cœur ses sentiments amoureux, et au non élu ses sentiments de répulsion. Au bout de quelques jours, la situation devint intenable et un soir, qui fut le dernier où j'eus à subir leur présence, je piquai une grosse colère. Les voisins qui entendirent la dispute ont dû penser que nous répétions une scène de vaudeville ou de tragédie. Je renvoyai les deux modèles, leur payai un peu plus que ce que je leur devais pour avoir posé et leur demandai de ne jamais plus s'approcher de moi.

J'étais fou de rage, de honte, de désespoir, de jalousie. Elle, elle n'éprouvait aucun sentiment pour moi, préférant cet homo qui osait porter sur ma personne son regard lubrique ! J'avais réussi à me contenir, difficilement, mais heureusement, parce que, si je m'étais laissé aller, je les aurais massacrés. D'ailleurs, c'est ce que je fis, d'une manière virtuelle, pendant la nuit : j'éventrai, j'étripai, j'émasculai, je broyai, j'écrasai, je piétinai, pour résumer, je fis subir un tas de choses indescriptibles aux corps de mes deux tortionnaires, car ils m'avaient fait souffrir ces deux-là ! Et, dès l'aube, je me précipitai sur le paravent et commençai à peindre le résultat de mon carnage imaginaire, les restes de la demoiselle sur une face, et sur l'autre, ceux du damoiseau. Deux jours me suffirent pour achever ces deux scènes de boucherie. Donc, si, maintenant que vous savez ce que représente le paravent, vous reconnaissez les éléments – ce disant Pablo Salvador se leva pour aller soulever un pan du tissu voilant le paravent – : là, par exemple, c'est un tronçon de pénis reposant sur un morceau d'intestin, ici, c'est un peu de cervelle mélangé à un bout de foie – il vint se rasseoir et continua – sur l'autre face, vous pourriez constater ce qu'il reste d'un téton arraché d'un sein avec une tenaille et posé sur un poumon piétiné à coup de talon. Surtout,

n'allons pas vérifier. Comme vous le voyez, ce n'est pas abstrait, mais bien figuratif et surtout inhabituel. Toute personne qui se trouve devant cela ressent un malaise, ne sait pourquoi, mais serait horrifié s'il reconnaissait ce qui est peint.

En tout cas, j'étais satisfait de mon travail ; voir le résultat de ce que j'aurais aimé faire en vrai me soulageait. Peu de temps après, j'allai m'installer à Montparnasse ».

10

L'auditoire voulu en savoir plus : pourquoi quitter Montmartre alors qu'il avait réussi à surmonter cette mauvaise passe ?

« Pour la simple raison que je n'arrivai pas à vraiment tourner la page de ce chapitre désagréable de ma vie. J'avais été blessé dans mon amour-propre et, comme vous le savez, les blessures profondes laissent des cicatrices visibles.

Après avoir terminé ce que l'on peut appeler un massacre pictural, je ne repliai pas le paravent, d'abord, sous prétexte de bien laisser sécher la peinture, mais surtout, afin de contempler le résultat de ce que j'aurais aimé faire réellement. Cela me soula-geait, mais ne me consolait pas.

Madame Caillot, la concierge, fut la première personne de mon entourage à voir mon travail, qu'elle admira ; les couleurs lui plaisaient. Cela ne me surprit pas, je savais que sa cataracte était très avancée. Par contre, mes amis et relations qui me rendaient visite s'étonnaient de remarquer, presque au milieu de mon atelier, cette horreur. Les critiques fusaient. À chaque foi, je donnai une explication plus ou moins fumeuse - c'était un essai ; j'ai enlevé l'excédent de peinture sur mes pinceaux ; et toutes autres balivernes...- mais jamais je ne leur livrai la vraie raison. Seul, à mon marchand de tableaux, qui était venu me rendre visite pour voir si j'avais de nouvelles toiles à lui proposer, je révélai la vérité et le soulagement qui s'en était suivi.

– En fait, mon jeune ami, me dit-il, vous n'avez pas eu à consulter un psychanalyste.

– Un psychanalyste, c'est quoi ça, demandai-je ?

– Eh bien, c'est une sorte de médecin de l'âme, ou quelque chose de ce genre. Aller consulter un psychanalyste devient à la mode chez les gens qui ont les moyens de dépenser leur argent. Il est de bon ton d'avoir son psy. Moi, je suis trop vieux pour perdre mon temps à aller m'allonger sur un canapé et raconter ma vie.

– Comment ça, raconter sa vie ?

– D'après ce qui m'a été dit par certaines de mes relations, qui se vantent de *consulter*, le gars vous fait allonger sur un canapé, s'installe dans un fauteuil et vous demande de parler. De temps à autre, il émet un son ; à mon avis, il doit roupiller pendant que le patient déballe son sac. Enfin, il tire des conclusions de ce qui a été dit, donne des indications pour la suite, demande de régler le montant de la consultation, et vous conseille de revenir pour continuer la thérapie. Vous remarquerez qu'il emploie le mot continuer et non terminer. Pour moi, ces soi-disant médecins de l'esprit ne sont que des charlatans qui vous soulagent progressivement le mal-être et surtout le portefeuille. En peignant ce paravent vous vous êtes soigné tout seul et rapidement.

Certes, comme je vous l'ai déjà dit, j'étais soulagé, mais pas consolé. C'était comme une épine dans le pied, ou comme une coupure cicatrisée qui laisse une trace. Je pris la décision de quitter Montmartre pour m'installer dans le quartier de Montparnasse. Là, je rencontrai la femme qui devint et est toujours mon épouse, mon âme sœur. Ce n'est pas le paravent que je remercie de m'avoir forcé à quitter Montmartre, mais l'envie de détenir ce genre de meuble, envie qui, bien entendu, ne fit plus partie de mes désirs. Par contre, j'ai été heureux d'apprendre que le paravent, lui-même, pouvait avoir un effet bénéfique : Gaspard m'a raconté qu'à sa vue les forces de l'ordre n'avaient pas osé fouiller la loge, ce qui a évité l'arrestation de vos voisins du dessus, et même de vous aussi monsieur et madame Pescadou.

Les Pescadou proposèrent à monsieur Salvador de lui restituer l'objet. Celui-ci les remercia de cette intention, mais il re-fusa :

«C'est gentil de votre part, mais je l'ai donné à cette brave dame, et, ce qui est donné est donné, reprendre c'est voler. Je me souviens que j'ai dû lui dire de le conserver, car il pourrait prendre de la valeur si je devenais célèbre. Maintenant, je le suis, alors confiez-le à mon ami Gaspard afin de le vendre aux enchères. D'abord, cela vous permettra, comme on dit, de pouvoir mettre du beurre dans les épinards, et je pourrai savoir si une de mes œuvres, aussi mauvaise soit-elle, peut trouver acquéreur tout simplement parce que je l'ai signée. Bien entendu, je vous demande à vous monsieur et madame Pescadou, ainsi qu'à toi, Gaspard, de ne jamais révéler la cause de cet affreux barbouillage.»

Le commissaire-priseur approuva l'idée de la vente aux enchères et expliqua qu'une œuvre signée par un artiste reconnu et bien coté trouve toujours un acheteur. Le vrai amateur d'art, lui, n'achètera pas, car il n'aura pas le coup de foudre devant ce paravent ; par contre le spéculateur sera tenté, de même que le prétentieux qui sera fier de posséder une œuvre signée par un grand maître, même si c'est une croûte.

Les Pescadou acceptèrent cette proposition, que risquaient-ils, au pire, d'être obligés de conserver l'objet ? Un rendez-vous fut pris, au début de la semaine suivante, pour concrétiser cette vente aux enchères.

Après le départ de leurs visiteurs, Mireille voulut jeter un coup d'œil au paravent, Fernand s'empressa d'en faire autant. Ils constatèrent qu'effectivement, sachant ce qu'il représentait, c'était encore plus horrible. Oui, là, c'est bel et bien un tronçon d'intestin noué à un tibia et ça... quelle horreur ! Ils n'insistèrent pas. Ce soir-là, ils n'éprouvèrent pas l'envie de dîner et se couchèrent tôt.

Le jour de la vente aux enchères arriva. Maître Cornaillon avait bien préparé cet événement ; la presse avait été informée de la découverte d'une œuvre de jeunesse du grand Pablo Salvador, seule œuvre abstraite de ce génie de la peinture. Peu de détails furent communiqués, sinon que le paravent avait été donné, au début des années trente, par l'artiste-peintre à un particulier ; ce dernier désirait s'en séparer. La photographie des deux côtés du paravent fut remise aux journaux et revues ; photographie en noir et blanc, de petit format, ce qui atténuait fortement l'impression désagréable ressentie lors de sa vision ; peu de journaux et périodiques osèrent l'ajouter à leur article parlant de cette découverte. Dans la salle d'exposition des lots mis en vente lors de cette séance, le paravent était présenté non déplié, dans l'endroit le plus sombre ; il était prévu de le montrer en entier, le mettre en vente, qu'en dernier ; il n'était pas question de faire fuir le public avant d'avoir présenté tous les lots.

Le commissaire-priseur était confiant : un Salvador trouve toujours un acquéreur ; un Salvador est une valeur plus sûre que l'or ; le cours de l'or est fluctuant, ça monte, ça baisse, tandis qu'un Salvador prend régulièrement, et fortement, de la valeur. De plus, l'artiste produisait de moins en moins, ses œuvres devenaient rares sur le marché, donc les heureux détenteurs d'un ou plusieurs Salvador étaient peu enclins à s'en séparer.

La salle des ventes était bondée ; il y avait plus de monde debout qu'assis. Il est vrai que cette vente attirait les foules, surtout par

curiosité , pour voir ce fameux paravent dont on parlait beaucoup, mais que l'on n'avait jamais réellement vu, sinon qu'en photographie, mais une photo si petite, et même pas en couleurs, ou à peine entrevu dans la salle d'exposition, mal éclairé et non déplié, que c'était comme si on n'avait rien vu.

Jusqu'à la mise en vente du paravent, la séance se passa bien et rapidement. Maître Cornaillon était satisfait, car les tableaux et les lithographies de natures-mortes, paysages et autres sujets s'étaient bien vendus. Il ne lui restait plus qu'à présenter le dernier lot. Deux assistants apportèrent le paravent, Maître Cornaillon fit la présentation de l'objet : « Maintenant voici la seule œuvre abstraite du grand Salvador Pablo. Un essai, œuvre de jeunesse de cet immense artiste. Œuvre impressionnante par sa puissance, son originalité, sa... » Il est préférable d'abrégé cette description assez longue destinée à persuader les éventuels acheteurs. En tout cas, dès que le paravent fut déplié, il y eut un bruit de stupeur émanant de l'assistance, la salle se vida aux trois quarts, un vieillard fit un début de crise cardiaque, une dame d'un certain âge tomba en pâmoison, il y eut d'autres incidents moins graves. Seuls restèrent les curieux courageux (très courageux), les rares daltonien et ceux qui voulaient acquérir cette étrange chose. Ces derniers étaient peu nombreux, mais ils étaient là, le commissaire-priseur les reconnus tout de suite : des avocats, des hommes d'affaires, des représentants de riches, très riches, acheteurs, émirs, milliardaires sud ou nord-américains, et autres genre de nababs. Il les connaissait bien, toujours présents lors de ventes de lots exceptionnels, raflant de belles pièces, rares et chères, qui allaient s'entasser bien à l'abri chez leurs clients, peu intéressés par l'art, mais plutôt par l'accumulation de richesses. Ces messieurs avaient déjà donné de la voix au cours de cette séance, avec plus ou moins de succès, on ne gagne pas à tous les coups. Pourtant, un seul était resté silencieux, monsieur Dupond, le milliardaire américain. D'habitude (il venait deux ou trois fois par an lors de séjours en Europe), lui aussi donnait de la voix et ne repartait jamais les

mains vides. Mais là, depuis le début de la séance, il était resté muet. Rien ne l'avait intéressé, ou se réservait-t-il pour le paravent ?

Cette dernière conclusion était la bonne, car dès la mise en vente, il fut le premier à enchérir en annonçant un montant beaucoup plus élevé que ce que l'on aurait pu attendre. Les autres durent penser que, si monsieur Dupond lançait un tel chiffre, c'était que ce paravent avait une grande valeur et tous enchérèrent de plus bel. Monsieur Dupond pensait avoir éliminé la concurrence en annonçant un montant exagéré, il n'en était rien ; et lui aussi se mit à penser que le paravent avait vraiment une très grande valeur, puisque tous s'étaient mis à surenchérir. Il le voulait absolument ce paravent, car il désirait rentrer chez lui avec, dans ses bagages, une œuvre de Pablo Salvador. Il avait tenté de s'en procurer une aux USA, vainement, il y en avait aucune sur le marché, les détenteurs d'œuvres de cet artiste se les gardaient. En conséquence, il devait vaincre ceux qu'il estimait être ses adversaires. Ce fut un rude combat, qui dura un bon quart d'heure ; le milliardaire remporta la victoire en lançant une offre si énorme que ses rivaux estimèrent qu'il était préférable de ne plus insister.

Le commissaire-priseur s'attendait à voir partir ce lot au moins au montant de son estimation, il fut donc très surpris de constater que celui-ci avait été presque centuplé. C'était un record qui était loin de pouvoir être battu ou égalé avant longtemps et qui fit plusieurs heureux, dont les Pescadou, redevenus millionnaires, ou plutôt, multimillionnaires, n'avaient plus de soucis à se faire pour leur avenir financier. Entre autres, ils s'empressèrent de reléguer dans la cave leur télévision noir et blanc pour la remplacer par un poste en couleurs. Le commissaire-priseur et l'Hôtel des ventes où il exerçait, en bénéficièrent tant financièrement, car ils s'étaient grassement payés en frais prélevés sur le dos du vendeur et de l'acheteur, qu'au niveau de leur renommée. Sans oublier les taxes perçues par le Trésor Public. Pablo Salvador, par contre, n'était

qu'en partie satisfait. Certes, il avait bien dit à la brave concierge que le paravent pourrait avoir une certaine valeur s'il devenait un artiste célèbre, mais là, c'était dépasser les bornes. Jamais une de ses œuvres n'avait atteint le dixième du montant de cette vente, alors, si une telle horreur avait été vendue à un tel prix, c'est que sa signature était plus appréciée que son travail habituel ! Ce qui le consola, c'est qu'il put augmenter de beaucoup le prix de vente de ses œuvres et que l'État lui commanda plusieurs tableaux de grandes dimensions destinés à décorer divers bâtiments publics.

Bien entendu, la presse, les actualités cinématographiques et les informations à la télévision s'emparèrent de cet événement. S'il y eut beaucoup de commentaires écrits ou verbaux, de photographies ou de films, il n'y eut aucune image du paravent.

12

Un des plus heureux, dans cette histoire, ce fut Timothy Roger Gino Dupond, heureux nouveau propriétaire du paravent ; oui, il était heureux d'avoir pu acquérir ce qui, pour lui, était un chef-d'œuvre. Cet Américain, Américain des États-Unis, un vrai Américain issu d'émigrants ayant quitté, ou fui, l'Europe pour des raisons diverses : aventuriers attirés par ce nouveau monde ; paysans fuyant la misère ; Protestants chassés par les Catholiques ; Catholiques fuyant les Protestants ; Juifs fuyant et les Protestants et les Catholiques, ou toutes autres misères dues aux plus grandes calamités dans ce monde, à savoir les religions et la politique.

Timothy était milliardaire et résidait dans la ville où s'était installé son ancêtre Auguste François Dupond, colon venu de France en 1682, lors d'une expédition menée par Cavalier de la Salle.

Auguste François Dupond épousa une *Fille du Roy*, Rosalie Bouvier. Celle-ci faisait partie de ces immigrantes, orphelines devenues pupilles du roi Louis XIV qui, à titre de protecteur, suppléait aux devoirs de leur père naturel en veillant sur elles ; les dépenses liées au transport et à leur établissement, en plus d'une dot de 50 livres, leur étaient octroyées afin qu'elles puissent se marier une fois arrivées en Nouvelle-France. Ils eurent onze enfants, dont six réussirent à survivre.

Les descendants d'Auguste et de Rosalie Dupond se dispersèrent dans ce vaste territoire. Au fil du temps le sang de cette famille

s'enrichit d'apports de diverses origines : irlandaise, allemande, italienne, etc. Au début, la seule condition pour entrer dans cette famille était d'être catholique ; cela élimina les Anglais, les Grecques, les Russes et autres impies aux yeux de cette famille bigote. Bigote ? Oui, mais peu à peu, avec l'évolution des mœurs, cela avait tendance à s'estomper. Ainsi, au début du vingtième siècle, un des fils Dupond épousa une Juive d'origine polonaise et une des filles, un Anglais, pur anglican et anti-papiste. Cela ne provoqua aucun drame familial.

Bien entendu, la famille Dupond participa à la vie de ces états unis, pour le meilleur et le pire : ce fut d'abord la création de l'état et la chasse à l'Anglais, puis sa fédération avec les autres états pour devenir les États-Unis d'Amérique, puis la guerre de Sécession. Cette dernière fut un drame pour la famille qui se déchira entre Sudistes et Nordistes. Bien sûr, certains participèrent aux deux grandes guerres mondiales.

Un des descendants d'Auguste, Alfred, préféra rester dans ce petit état, un peu plus grand que la Suisse, et trouva pertinent d'investir ses économies, provenant de divers trafics avec les tribus indiennes du coin, dans l'ouverture d'un magasin. Pour cela, il s'associa avec deux de ses frères, et il y eut, à l'entrée de la petite bourgade, un commerce (le seul, avec le saloon) arborant l'enseigne DUPOND BROTHERS'GENERAL STORE. Un des frères, rebuté par le travail de boutiquier, préféra aller plus à l'ouest, vers ce *Far-West*, prometteur d'aventures et de richesses. Alfred modifia l'enseigne en affichant DUPOND BROTHER'S GENERAL STORE, mais cela entraîna une fâcherie avec son autre frère qui trouvait cette nouvelle appellation incorrecte : pourquoi mettre au singulier *brother* ? N'étaient-ils plus deux ? Il préféra donc se retirer de l'affaire. Au fil du temps l'enseigne fut modifiée pour s'adapter à la situation familiale du propriétaire et devint DUPOND'S GENERAL STORE, puis DUPOND & SON'S GENERAL STORE, puis DUPOND & SONS' GENERAL STORE (Là, sans faute grammaticale : Alfred ne voulant pas se

fâcher avec ses fils plus instruits que lui). Le fils d'Alfred, qui repris l'entreprise, trouva judicieux et plus économique d'afficher tout simplement DUPOND'S GENERAL STORE quels que fussent les membres de la famille associés. Et cela resta ainsi jusqu'en 1950, année de création de la Dupond Company.

Alfred avait installé son magasin dans une petite localité, qui, au fil du temps, était devenu une très grande ville. A la fin du dix-neuvième siècle cette agglomération était devenu un centre industriel et agricole important. De même, la variété de fournitures du magasin augmenta. On y trouvait de tout : pelles, fils de fer barbelés, charrues, batées, armes, conserves alimentaires, alcools, vêtements, même des pots de chambre, enfin de quoi satisfaire les petits et gros besoins de tout un chacun. Agriculteurs, éleveurs, trappeurs, chercheurs d'or, tenanciers de saloon, etc., étaient certains d'y trouver le nécessaire et l'indispensable.

La reprise de cette entreprise se faisait toujours de père en fils. Ainsi, un des successeurs dû procréer dix filles avant d'avoir, enfin, un garçon !

Le père de Timothy, après un petit tour en France en 1918, revint au pays, couvert de gloire, de décorations et prit la suite de son père. Il en fut de même pour Timothy, qui fit un plus long séjour en France. En 1943, il fut appelé à servir dans l'armée des USA.

Depuis son plus jeune âge, il s'était intéressé à la vie du commerce de ses parents et participait avec grand plaisir à sa marche. Il aimait et savait vendre. Dès ses douze ans, il montra ses capacités de vendeur. Ainsi, par exemple, si un éleveur de bétail entra dans le magasin pour acheter une poignée de clous pour réparer une clôture et qu'il avait à faire avec le gamin, il ressortait très satisfait avec, en plus de ses clous, deux sortes de marteaux, des vis et les tournevis adaptés, ainsi que l'intention de revenir très bientôt pour acheter du fil de fer barbelé et des poteaux plus résistants, comme le lui avait conseillé Timothy. Ce dernier réussit même à liquider le stock de batées, ces sortes de cuvettes utilisées par les chercheurs d'or, quand il y avaient encore des chercheurs

d'or. Il les présentait comme des antiquités très décoratives, dignes de figurer dans une collection d'objets anciens, ou simplement utilisables comme vide-poche. En ce qui concerne les achats, il savait se montrer un excellent négociateur.

Après une série de tests, l'armée constatant ses qualités et de vendeur et d'acheteur, l'affecta dans une unité d'approvisionnement. Il se retrouva dans un bureau en Angleterre et participa à la préparation du débarquement, puis en France, une fois les troupes américaines installées en Europe. Enfin, après l'armistice, il termina son temps de service à Paris ; il avait pour mission, avec ses collègues, de vendre les surplus, c'est-à-dire tout ce dont l'armée américaine voulait se débarrasser : boussoles, jeeps, rasoirs mécaniques, jumelles, pelles et autres bricoles qui n'avaient plus aucune utilité puisque la guerre était terminée et qu'il était plus rentable de les fourguer sur place que de les renvoyer outre-Atlantique.

Quand il fut libéré, il rentra chez lui, non pas couvert de médailles comme son père, mais accompagné de sa future épouse, Gisèle, une Parisienne belle à croquer. Il était tombé amoureux de cette jeune fille aussi brune et affriolante qu'une vedette de cinéma italienne. Elle, elle était tombée amoureuse de ce beau jeune homme blond aussi attirant qu'un acteur de cinéma hollywoodien. Secrétaire dans le service dirigé par Timothy, elle faisait partie du personnel civil français embauché par les USA. Fille d'un fonctionnaire français, bien élevée et éduquée, quand elle entra dans le service, son anglais était parfait, mais, au contact des Américains, elle finit par parler ce jargon, indigne d'être considéré comme la langue de Shakespeare qu'est devenu l'américain. Quant à Timothy, il apprit à parler un français presque parfait, mais entaché d'un accent parisien et de ce nasillement que l'on retrouve chez la majorité de ses compatriotes.

Les parents de Gisèle, comme ceux de Timothy ne firent aucune opposition à cette union : les deux familles étant catholiques !

Dès son retour, son père et sa mère, désirant finir leurs vieux

jours en Floride, s'empressèrent de lui confier les rênes de l'entreprise familiale. Il n'y eut aucune opposition à ce passage de pouvoir de la part de Martin, son frère, tout jeune avocat et de Dorothy, sa sœur, encore étudiante en gestion et comptabilité ; ils étaient même satisfaits de ne pas avoir à reprendre la direction de ce qu'ils considéraient comme un bazar pire qu'un souk.

Timothy reprit l'affaire, fit le ménage de ce bric-à-brac, et transforma le vieux magasin en un lieu plus moderne. Toutes les vieilleries trouvèrent preneurs dès qu'elles furent transférées dans un nouveau rayon que Timothy appela « antiquités ». Puis il se mit à vendre des tracteurs, des moissonneuses-batteuses et autres engins pour les agriculteurs, des machines-outils pour les industriels. Constatant que ces clients avaient besoin de crédits, d'assurances, de conseils financiers, de sécurité, il créa une société d'assurances, une banque, une entreprise de sécurité, surveillance et transports de fonds. Il investit dans de nombreuses autres affaires, tant et si bien qu'au début des années 60, lorsque l'on achetait un produit, quel qu'il fût, on pouvait être certain que la Dupond Company avait participé à son élaboration.

Grâce à la rouerie de son frère, devenu un brillant avocat, et à la roublardise de sa sœur, devenue une habile gestionnaire, il réussit à échapper aux lois antitrust. Pour loger le siège social de ses nombreuses entreprises, il fit construire, au centre de la ville, un immeuble qu'il baptisa « Dupond Building ». Ce bâtiment, abritait aussi des cabinets d'avocats, de médecins et autres professions libérales. C'est dans ce lieu que Timothy fit livrer son précieux paravent.

13

Quand la caisse contenant l'œuvre fut enfin déposée dans son bureau, Timothy s'empressa de la faire déballer pour admirer son *Pablo*. Il le fit placer à droite de son bureau de façon à bien l'admirer. Puis il demanda à sa secrétaire de convoquer quelques collaborateurs de la Dupond Company pour leur montrer la merveille qu'il avait rapportée du vieux continent. Il fut déçu de ne pas constater un grand enthousiasme de leur part. L'un d'eux lui conseilla de le remiser dans la petite salle de coffre attenante à son bureau ; plus diplomatique, sa secrétaire ajouta qu'il serait ainsi en sécurité et à l'abri du vol. Ce fut fait, et la secrétaire n'eut plus à avoir cette horreur dans son champ visuel quand son patron lui dictait du courrier ou lui donnait des instructions.

Comme il voulait montrer son trésor à tous, il fit organiser une grande réception pour dévoiler le chef-d'œuvre qui serait exposé dans une vitrine, au centre du vaste hall d'entrée de l'immeuble. Pour l'agencement de la vitrine, il convoqua le plus renommé des architectes-décorateurs de la ville et lui présenta ce qui devait être mis dans cette vitrine. Ce dernier, comme on peut s'y attendre, fut très surpris et bien sûr très embarrassé ; devait-il accepter cette prestation ? Ce serait mêler son nom à cette ignominie et voir sa réputation chuter. La refuser ? Ce serait vexer un excellent client qui lui passait souvent commande ; il avait été l'architecte et le décorateur du chalet en montagne, de la villa en Floride, de la villa en Californie de Timothy ; il était régulièrement chargé d'agencer les nombreux bureaux des diverses entreprises de la Dupond Company.

Il trouva le moyen de satisfaire son client en lui proposant d'effectuer l'ouvrage gratuitement, en cadeau, pour avoir fait entrer aux USA ce chef-d'œuvre ; mais il ne voulut pas que son nom soit cité, car ce serait déplacé de profiter de la gloire de Pablo Salvador pour se faire de la publicité. Timothy fut flatté et apprécia et le cadeau et l'humilité de ce fournisseur. Ce dernier fut très heureux de s'être tiré aussi habilement d'une mauvaise posture.

Le soir de la présentation du paravent fut une déception pour Timothy. Dès que le voile fut levé et qu'apparut le *chef-d'œuvre*, il y eut un murmure d'effroi et de déception dans l'assistance. Certains vinrent féliciter, du bout des lèvres, Timothy, mais nombreux furent ceux qui se précipitèrent vers les buffets où il fut servi plus de boissons alcoolisées que de jus de fruits ou sodas. Il y eut quelques incidents, tels qu'évanouissements de dames, début de crise cardiaque chez certaines personnes, et même une dame enceinte due être rapidement transportée à l'hôpital le plus proche où elle accoucha prématurément.

Le docteur Pinkbal, présent à cette soirée, psychanalyste de Timothy, (oui, Timothy avait un psy : qui n'a pas un psy n'est pas dans le vent, ou pas assez riche) ne le félicita pas, mais lui dit « Mon cher Ami, je pense que vous devriez bientôt me rendre visite, vous savez où est mon cabinet ». Timothy ne comprit pas cette invitation. Gisèle, qui jusqu'à présent n'avait pas vu l'achat de son mari, lui fit d'amères reproches : « Quelle idée lui était venue d'avoir investi une somme énorme dans l'acquisition de cette horreur ! ». Telle fut aussi la réflexion de son frère et sa sœur.

Autres déceptions pour Timothy, dans la presse, les articles concernant cette soirée étaient peu éloquents ; une dizaine de lignes relataient l'événement, sans photo ; de même, pour les chaînes de télévision dont les reportages ne dépassaient pas la minute, et ne montraient le paravent que seulement deux ou trois secondes.

Quelques jours après cette soirée décevante pour Timothy, les représentants syndicaux des gens du ménage, des livreurs, des dépanneurs, des employés de la Dupond Company et autres entreprises logeant dans l'immeuble, enfin, de tous ceux qui devaient passer dans le hall d'entrée, vinrent demander le retrait immédiat du paravent. C'est là qu'il comprit pourquoi son psychanalyste l'avait invité à venir le consulter. Il prit un rendez-vous et fut rapidement reçu. Timothy n'eut pas loin à aller pour se retrouver dans le cabinet du docteur Pinkbal qui se situait, lui aussi, dans le Dupond Building. Le docteur félicita son patient d'être venu consulter sans tarder. « Cher Ami, lui expliqua-t-il, ce n'est pas la peine de me dire ce qui vous soucie. Je l'ai bien vu lors de la présentation de ce qui est pour vous un chef-d'œuvre, mais qui, comme vous l'avez constaté, n'est pas du tout apprécié par la majorité des gens. J'ai observé votre regard quand vous admiriez le paravent, et ce n'est pas l'ensemble du tableau que vos yeux fixaient, mais les signatures. Vos yeux allaient de gauche à droite, puis de droite à gauche, toujours vers les signatures des quatre panneaux. Vous ne regardiez que les signatures, rien que les signatures et pas le reste. Donc, cachez ces signatures avec une feuille de papier ou de carton ou de n'importe quoi, et vous serez surpris du résultat. Ceci n'était pas une consultation, mais un conseil d'ami à un ami, donc vous ne recevrez pas de note d'honoraire ».

Timothy suivi ce conseil est fut désagréablement surpris et par ce qu'il vit et, surtout, d'avoir été aussi stupide pour avoir acheté cet horrible paravent, simplement à cause d'une signature prestigieuse, répétée huit fois.

Que faire de cet embarrassant objet ? Le ranger dans la petite salle forte de son bureau ? Pourquoi pas, mais il encombrerait inutilement cette petite pièce. Le mettre à la décharge, lui qui avait coûté si cher ? Non, ce serait comme brûler des billets de banque. Le revendre, à qui ? Qui en voudrait ? Cela pourrait même inquiéter les actionnaires des diverses sociétés de la Dupond Company qui pourraient penser que le groupe avait de graves problèmes financiers. Le mettre chez lui, dans sa villa ou dans l'une de ses autres propriétés ? Là, encore, pas question !

Ce qui enrageait Timothy, c'est que, pour la deuxième fois, il avait un problème après l'achat d'un tableau : environ deux ans auparavant, lors d'un voyage en France, son épouse et lui avaient acquis, au Musée du Louvre, une magnifique reproduction de la Joconde. Elle fut suspendue dans leur chambre à coucher en face du lit, à la place d'une grande aquarelle représentant la célèbre place du Tertre à Montmartre (Étrange coïncidence, elle était signée F. Pescadou, celui même qui mit en vente aux enchères le paravent quelques années plus tard. Mais cela Timothy et Gisèle ne s'en aperçurent jamais). Elle n'y resta que peu de temps, juste celui de constater que ce sourire, que beaucoup qualifient d'énigmatique, est des plus stressants, d'autant plus que la dame vous suit des yeux.

Le premier soir passé sous le regard de Mona Lisa ne se passa pas trop mal, bien que Timothy et Gisèle ressentirent un certain

malaise. Couchés, ils lisaient ; Timothy parcourait une revue sur les nouveautés automobiles et Gisèle un roman d'amour. Gisèle eut l'impression que la Joconde la fixait des yeux en désapprouvant sa lecture et lui disait : « À ton âge, lire une telle bêtise, ce n'est pas sérieux, tu n'est plus une adolescente au cœur sensible... »

Tandis que Timothy, sur lequel était posé le même regard croyait s'entendre dire : « Aurais-tu l'intention d'acheter une nouvelle voiture, ta berline, ton quatre-quatre, ton coupé, ta Ferrari, ta Jeep et ta Rolls-Royce ne te suffisent pas ? ». Cette sensation était loin d'être agréable, mais ils n'en parlèrent pas à leur conjoint Une fois les lumières des tables de chevet éteintes, malgré l'obscurité, ils s'endormirent avec difficulté, ayant la désagréable impression d'être attentivement observés.

Le lendemain soir, ils eurent envie de faire... comment dire sans être vulgaire... des folies de leurs corps. Après avoir fait un brin de toilette, Timothy sorti le premier de la salle de bain. Il était entièrement nu et dès son entrée dans la chambre il se sentit observé par la dame au sourire qualifié d'énigmatique, mais qui en fait était plutôt ironique : « C'est avec ça que tu penses pouvoir satisfaire ton épouse, c'est un peu mou, en plus tu as pris du ventre, on voit que tu n'as plus vingt ans, semblait lui dire la dame » et autres genres de gentillesses désobligeantes. Pour Gisèle, vêtue d'une nuisette affriolante, le sourire fut plutôt sarcastique. Elle aussi perçu, en entrant dans la chambre, dans le regard de la dame, quelques réflexions blessantes : « Tu crois que ta belle tenue va camoufler ta cellulite et tes rondeurs mal placées, à vous voir tous les deux, j'ai la certitude que les préliminaires devront durer un bon bout de temps pour arriver à pouvoir satisfaire vos désirs ».

Cela leur coupa toute envie. Ils se couchèrent, toujours observés et critiqués par cette détestable Mona Lisa qu'il maudirent ; ils pestèrent aussi contre son créateur, Léonard de Vinci. Pour arriver à pouvoir dormir Timothy trouva une solution radicale : il se leva,

poussa contre le mur la banquette qui était au pied de leur lit, grimpa dessus, ôta le tableau et le porta hors de la chambre. Ils ne firent pas de folie de leur corps mais purent passer une bonne nuit.

Timothy fit remettre l'aquarelle de la place du Tertre à sa place. Mais où caser Mona ? Pendant quelques jours elle passa de pièce en pièce. Dans l'une des salles à manger, puis le salon, le fumoir, les chambres, le hall d'entrée ou tous autres endroits, qu'elle fut sa devant, sur un côté ou derrière l'occupant, la sensation était toujours la même, celle d'être observé et, surtout, critiqué. Elle trouva refuge dans la chambre de l'oncle Sylvester. Cet oncle de Timothy, un vieux garçon, général retraité de l'armée des U.S.A., aimait bien s'installer chez eux pendant plusieurs jours quand l'envie lui en prenait. Il était aussi insupportable qu'envahissant. Timothy, Gisèle et leurs enfants se sentaient mal à l'aise en sa présence, car il voulait tout régenter, comme il le faisait avec ses troupes quand il était en activité. Il s'était approprié une chambre qu'il considérait comme sienne ; si un ami l'occupait quand il arrivait, il fallait le déloger ; heureusement que la vaste villa était pourvue de nombreuses pièces. Il n'était pas question de ne plus recevoir l'oncle Sylvester, cela aurait été la source d'un grave problème familial : « Comment cela, Timothy, qui est milliardaire, refuse de recevoir ce brave Sylvester, auraient dit les parents, oncles, tantes, cousins et cousines ». Alors, Mona Lisa se retrouva face au lit de l'oncle. Et quand il vint pour s'installer quelques jours, Timothy et Gisèle lui expliquèrent qu'ils avaient acquis cette merveilleuse reproduction œuvre du génial Léonard de Vinci pour lui, qui aimait tant l'art. Sylvester fut flatté qu'on lui fit un tel honneur. Mais, après avoir passé une nuit en face du tableau, il prétexta une obligation urgente pour quitter les lieux et par la suite, s'il rendait visite, ce n'était plus que pour déjeuner ou dîner avec la famille. Il faut préciser que l'oncle, trouvant injurieux et vexant pour ses hôtes de leur demander de retirer le tableau, ou de changer de chambre, préféra battre en retraite, en bon stratège qu'il était. Quant à la chambre de Sylvester, elle fut réservée aux

invités que l'on ne voulait pas voir s'incruster et se montra très efficace.

Ainsi la Joconde avait une utilité certaine. Mais, le paravent, qu'en faire ?

Finalement, Timothy eut une idée : donner cet encombrant objet à un musée. Il en parla à son frère Martin et sa sœur Dorothy. Ils trouvèrent cela génial, surtout Dorothy qui avait des connaissances approfondies en fiscalité. En effet, ce don générerait une importante réduction d'impôts au donateur. Dorothy eut une autre idée : lors de la cérémonie de remise de l'œuvre, offrir un chèque destiné à renforcer la protection du musée, et, tous les ans, de nouveau signer un chèque pour régler l'assurance et l'entretien du système de sécurité du musée. Le but principal, se débarrasser du paravent était atteint, à cela s'ajoutait l'avantage fiscal lors du don, puis chaque année, lors de la remise du chèque, la publicité faite en faveur de la Dupond Company. Cela amortirait et rentabiliserait la somme démesurée dépensée par Timothy.

Un contrat fut rédigé. Une obligation, rentable pour la Dupond Company, était imposée au musée pour l'utilisation du don annuel : celle de s'assurer auprès de l'Insurance Dupond Company, de confier le renforcement de la sécurité et son entretien à la Dupond Security. Ainsi, ce qui sortait de la poche de Timothy, se retrouvait dans celles de filiales de la Dupond Company. Cela n'était guère contraignant et était à même de réjouir la direction d'un musée qui se retrouverait possesseur d'une œuvre de grande valeur, d'un système de sécurité renforcé et entretenu ainsi qu'un contrat d'assurance qui ne lui coûterait pas un sou.

La direction du premier musée approchée (où plusieurs œuvres

de Pablo Salvador étaient déjà exposées) consenti à recevoir ce don, mais après avoir vu le paravent, imposa la condition de ne pas être obligée de l'exposer. Cela ne contraria aucunement Timothy. Il y eut donc une cérémonie de transmission, non pas de l'œuvre d'art, mais des documents officialisant le transfert de propriété.

Dans le hall d'entrée du musée, une belle plaque en cuivre précisait que le généreux dirigeant de la Dupond Company, Timothy Roger Gino avait offert la seule œuvre non-figurative (actuellement en cours de restauration) de Pablo Salvador. Juste à côté, étaient affichées les reproductions des divers documents concernant ce don : attestations d'authenticité de la part de l'auteur et de l'expert, facture du commissaire priseur, et autres paperasses. Là aussi, était précisé que le paravent était en cours de restauration, ce qui n'était qu'un prétexte pour éviter de le présenter au public. Il était tout simplement dans la réserve du musée, toujours dans son emballage, dont il sortait, pendant un cours instant, lors des inventaires.

Il séjourna longtemps dans ce lieu sombre où la température et le degré d'humidité étaient constants. De temps à autre, des journalistes s'inquiétaient de cette longue, trop longue restauration. Ils étaient invités à venir voir l'objet de leur inquiétude. Ils s'en retournaient bouleversés, peu enclins à écrire un article sur ce qu'ils avaient vu et dont ils avaient du mal à s'en remettre.

Lors des inventaires, trois personnes étaient nécessaires pour vérifier l'état du paravent : deux pour le sortir de son emballage et un autre pour effectuer le contrôle. Les deux manutentionnaires s'efforçaient de ne pas regarder l'œuvre, et s'ils s'y risquaient, c'était pendant un très court instant. Par contre, du côté du vérificateur, on constata des effets assez contradictoires. En général, le temps passé devant l'objet avait un résultat déprimant sur la courageuse personne chargée de ce travail et quelquefois des effets positifs surprenants.

Ainsi, le jeune Jerry Colton eut une courte crise qui fut qualifiée

d'épileptique, alors qu'il ne souffrait pas de cette affection. Le lendemain, tous constatèrent que son acné avait disparu ! Lui, dont le visage était boutonneux à l'excès, se retrouva avec un faciès des plus avenants, presque aussi lisse qu'une peau de bébé, s'il n'y avait pas eu un soupçon de barbe.

De même, madame Olivia Harrington qui souffraient, depuis sa puberté, de graves problèmes de menstruation, après avoir inspecté le paravent, fit des cauchemars pendant trois nuits mais fut débarrassé des douleurs occasionnées lors de ses indispositions menstruelles.

Le bégaiement de monsieur Archibald Smith disparu, de même les douleurs aux genoux de monsieur Zanonetti. Mais, arrêtons cette liste des bienfaits provoqués par la vision prolongée de ce chef-d'œuvre, qui, s'étalant sur de nombreuses années, est trop longue.

Le paravent aurait pu rester, jusqu'à la fin des temps, caché dans la réserve, si monsieur William Freddy Badgod n'était intervenu pour l'en sortir.

16

En 2015, William Freddy Badgod vint remplacer l'honorable monsieur Oliver Winicoat, conservateur du musée depuis plus de trente ans, heureux de partir en retraite. La passation de pouvoir se fit en douceur. Monsieur Winicoat passa sa dernière semaine de présence au musée avec son successeur. Il transmet au jeune Badgod tout ce qui était indispensable pour la bonne gestion du musée. Il lui confia même le calepin sur lequel il avait noté tous les incidents, négatifs ou positifs, constatés sur le personnel chargé de vérifier l'état du paravent lors de l'inventaire annuel de la réserve.

Au cours de cette semaine, il y eut un inventaire de toutes les œuvres exposées ou en réserve. Et, lorsque William Badgod se retrouva face au fameux paravent, il eut une sensation des plus étranges. Lui, très sportif, qui aimait les activités donnant de fortes poussées d'adrénaline, en eut une très forte. Aussi forte, sinon plus, que lorsqu'il avait expérimenté le saut à l'élastique. Il avait déjà effectué plusieurs sauts en parachute, mais le saut à l'élastique était encore plus dispensateur d'émotion que le parachute. Là, devant cette monstrueuse chose, il ressentit la même sensation qu'il avait eue lors des dernières secondes et rebonds de la chute. Tête en avant, à la vue du sol, il craignit que l'élastique ne fut trop long, ou pas assez solide et il crut que son crâne allait s'écraser au sol et imagina sa cervelle éparpillée par terre. Il sentit que ses intestins et sa vessie éprouvaient le besoin urgent de se délester, mais réussit à les en dissuader, car il imagina

le résultat : ça allait couler sur lui, du bassin jusqu'à sa tête. Dès qu'il fut libéré du harnachement de sécurité le reliant à l'élastique, il eut juste temps de se rendre aux toilettes les plus proches où il donna satisfaction aux deux organes impatients. Il eut une pensée pour ces pauvres chauves-souris qui, dormant tête en bas, doivent être mal à l'aise lorsqu'elles souffrent de diarrhées ou de problèmes de vessie. Il pensa, aussi que, s'il devait refaire un saut à l'élastique, il prévoirait un pantalon plus large, de couleur foncée, et peut-être une couche culotte, et puis, ne pas faire le saut au-dessus d'une rivière asséchée ! La vision du paravent ayant provoqué le même effet, l'obligea à se précipiter vers les toilettes. De là, il sortit soulagé, aussi bien physiquement que moralement, comme s'il se réveillait après un horrible cauchemar. Il n'oublia pas de noter sur le calepin, remis par son prédécesseur, ce que la vision prolongée du paravent lui avait fait ressentir.

Quelques jours après, il prit le temps de consulter le calepin et tira une conclusion : la vue de cette œuvre étrange provoquait des résultats négatifs, souvent suivi d'effets positifs. Alors, pourquoi ne pas l'exposer ?

Lors de la cérémonie annuelle de la remise du chèque par la Dupond Company, il en parla à Agathe Dupond-Lajoy, dirigeante de l'entreprise. Timothy n'était plus de ce monde ; avant de s'installer dans son ranch au Texas pour y finir ses vieux jours, il avait passé la main à celle qu'il estimait être la plus apte à le remplacer : Agathe, une de ses petites-filles. Cette dernière avait accepté ; les descendants de Timothy, qui auraient pu prétendre succéder au vieillard, approuvèrent cette passation de pouvoir avec plaisir : ils étaient trop contents de laisser la place à cette jeune fille ambitieuse, efficace, et ayant tout un tas d'autres qualités qui présentaient l'avantage de faire prospérer la Dupond Company. Un des membres de la famille avait même dit « laissons-la se coltiner la direction et profitons des dividendes ».

Agathe menait effectivement bien sa barque et le reste de la famille profitait des résultats positifs dus à son excellente gestion.

Elle s'était mariée à un avocat, Alfred Lajoy, avec qui elle formait un redoutable équipe en matière d'affaires. Ils n'avaient pas d'enfants et n'en voulaient pas ; ils acceptaient la présence des petits-neveux ou petits-cousins, mais, affirmaient-ils « laissons la famille se coltiner l'éducation de gamins sales et braillards quand ils sont petits et qui deviennent ingérables et pénibles à l'adolescence, mais profitons d'eux quand l'envie nous en prend ».

Agathe n'avait jamais vu le paravent et, quand le conservateur du musée lui exposa son idée, elle demanda à voir la chose. Elle connaissait les raisons qui avait entraîné son grand-père à financer le musée pour l'assurance et l'entretien de la sécurité ; elle en appréciait les résultats. C'était d'abord un avantage fiscal pour la généreuse donatrice qu'elle était devenue, une excellente propagande pour la firme, ensuite, le paiement de la prime d'assurance à l'Insurance Dupond Company suivi d'une prestation à effectuer par la Dupond Security pour l'entretien du système de sécurité n'étaient pas négligeables. Malgré les taxes prélevées par l'administration fiscale, le résultat était aussi rentable, sinon plus, qu'une campagne publicitaire.

Monsieur Badgod se fit un plaisir de montrer à Agathe et Alfred le fameux paravent. Comme on peut s'y attendre, ils furent très surpris et ne s'attardèrent pas à un long examen de l'œuvre. Le seul intérêt était les signatures de Pablo Salvador. Timothy avait expliqué à toute la famille qu'il avait été envoûté par ces signatures d'où cette acquisition stupide, mais finalement rentable, et plus qu'amortie au fil de temps ; oui, pensèrent les Dupond-Lajoy, l'égarément de l'ancêtre était excusable. Cette constatation positive ne les empêcha pas de se retrouver mal à l'aise après cette horrible vision. Mais ils conclurent que monsieur Badgod avait raison de vouloir présenter au public cette chose. En effet, nombreux sont les gens qui sont attirés par les films d'horreur et d'épouvante, nombreux sont les gens qui recherchent les sensations fortes, telles que saut en parachute ou à l'élastique, nombreux sont les gens qui, dans les parcs d'attractions,

recherchent les divertissements qui provoquent de fortes montées d'adrénaline. De plus, dans les médias, entre tsunamis, tremblements de terre, inondations, scènes de guerre, et autres réjouissances causées par dame nature ou bêtise humaine, nos contemporains sont habitués à l'atrocité de notre monde, alors, oui, on peut, et même, on doit montrer le paravent ! Et, naturellement, les Dupond-Lajoy prirent en charges l'installation de la salle du musée destinée à recevoir le paravent ; bien entendu les études et les travaux furent effectués par des entreprises de la Dupond Company ; il y eut un grand battage publicitaire autour de cet événement qui eut une diffusion mondiale, ce qui fit augmenter le chiffre d'affaires des filiales de la Dupond Company, ainsi que leurs valeurs boursières. Cela, comme il fallait s'y attendre, fit, aussi, augmenter la fréquentation du musée, à la grande satisfaction de sa direction.

La salle où était exposée l'*œuvre* du célèbre Pablo Salvador avait été aménagée de façon rationnelle : elle permettait l'entrée de douze visiteurs au maximum. Pour y accéder le visiteur doit d'abord acheter un billet d'entrée au musée, mais, s'il désire voir le paravent, en plus de la visite normale, il lui faut acheter un autre ticket auquel est jointe une notice. Comme pour les médicaments, au début de cette notice, il est précisé :

Veillez lire attentivement cette notice avant d'entrer dans la salle d'exposition, car elle contient des informations importantes pour vous :

- Qu'est-ce que cette œuvre ?
- Qui est son auteur ?
- Quelles sont les informations à connaître avant de la voir ?
- Le temps d'observation optimal pour la regarder.
- Quels sont les effets indésirables éventuels ?
- Où sont situés les défibrillateurs utilisables en cas d'incident cardiaque ?

Imprimée sur une feuille recto-verso et non pliée, à la différence des notices destinées aux médicaments, elle présente l'avantage de

ne pas avoir à être repliée pour remise en place dans son emballage (c'est pour cette raison que la majorité des notices de médicaments se retrouvent à la poubelle, car extrêmement difficiles, voir impossible, à remettre correctement dans leur boîte !).

Ainsi prévenu, le visiteur peut aller voir l'objet. Ils sont nombreux à se précipiter pour ce qui est considéré comme une attraction des plus attrayantes, avec augmentation d'adrénaline assurée, mais non sans risque. Sans risques ? Peut-être pas, car certains visiteurs constatèrent et constatent encore des effets bénéfiques, ce qui provoqua une nette progression des entrées au musée. À la notice remise lors de l'achat des tickets d'entrée fut ajouté : « Quels pourraient être les effets positifs ».

En avril 2021, malgré la pandémie de covid 19, le musée est toujours très fréquenté, même de plus en plus, mais, à cause de cette pandémie, il n'est pas question de modifier en hausse le nombre de visiteurs pouvant accéder dans la salle dite "*du paravent*". Par contre, le musée est ouvert plus tôt le matin et ferme plus tard en fin de soirée ; des visites nocturnes sont même envisagées. Les produits dérivés, telles que tasses, assiettes, casquettes et autres bricoles vendues dans la boutique du musée, sont très appréciées ; il faut préciser que les quelques millimètres carrés de la reproduction des faces du paravent sur ces objets ne permettent pas une visibilité correcte et sont donc sans danger ; il est à déplorer, que suite à la pandémie, les usines chinoises sont dans l'incapacité de fournir suffisamment ces babioles pour satisfaire la demande.

Le succès est tel, qu'il y eut du changement dans la ville : deux hôtels (faisant partie du groupe Dupond Company) ont été construits près du musée. De même, quatre bars furent ouverts (dont deux faisant partie du groupe Dupond Company). Le chef de la police municipale trouva judicieux de placer, aux sorties de l'agglomération, des patrouilles contrôlant le taux d'alcool des automobilistes. Il est un fait certain que quelques personnes éprouvent le besoin de prendre un remontant après avoir vu le

paravent. Le maire de la ville demanda à ce que la police fasse preuve de tolérance : il n'est pas question de décourager le tourisme !

En principe, une histoire se termine par le mot :

FIN,

mais il est impossible de la mettre à ce récit, car semblerait-il, la vue prolongée du paravent serait aussi efficace, même plus, que tous les vaccins disponibles actuellement contre la covid. La question est à l'étude.

Meaux, avril 2021.

